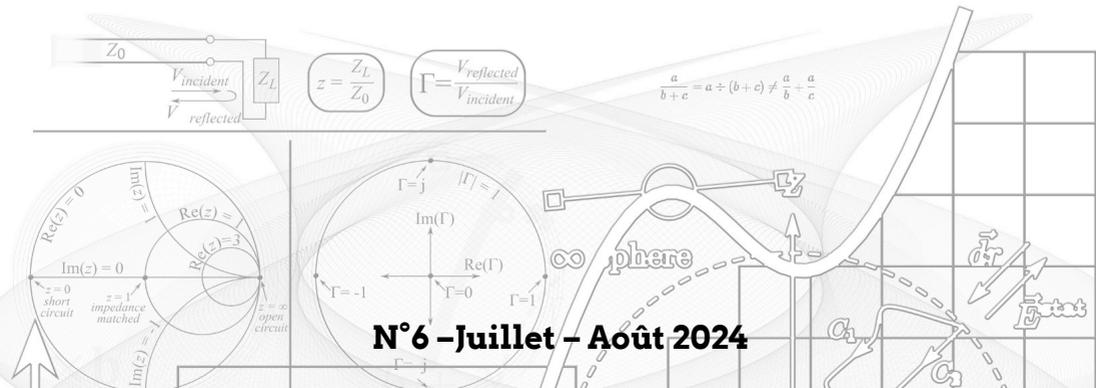


# Jus de citron

Webzine de l'Écriture, c'est l'Aventure



# Merci Albert !



N°6 - Juillet - Août 2024



# Merci Albert !

<i>Le chat de Schrödinger</i> .....	4
<i>Le groupe de Li ou Les Enfants de la mer</i> .....	10
<i>Le principe d'incertitude</i> .....	15
<i>Le mouvement brownien</i> .....	18
<i>La dynamique des fluides ou la conscience écologique des ouragans</i> .....	24
<i>La théorie des catastrophes</i> .....	29
<i>Culture physique</i> .....	37



Couverture et mise en page : Albert  
Crédit photo : pixabay.com, pexels.com, auteurs

*« Sans l'ombre d'un doute, le testament stipulait que l'Institut smithsonien devait être dédié au progrès et à la diffusion de la science auprès de tous les hommes, et non à des activités philanthropiques, éducatives et encore moins littéraires, artistiques ou musicales. »*

*L'Extinction des espèces  
Diego Vecchio (trad. Isabelle Gugnon)*



# Édito

La science a la réputation d'être absconse, s'écrivant dans la langue mathématique corsetée par la rigueur. Cependant, mathématiciens et physiciens parlent volontiers de l'harmonie d'une théorie, de la poésie d'une démonstration et de l'équilibre d'une équation. Cette esthétique a pour le non-initié l'aridité indéchiffrable d'une inscription lapidaire. Et comme toute œuvre, ces théories ont des titres, des noms construits avec des mots de la langue profane. Ils utilisent aussi des images pour aider à la vulgarisation de leur concept. La proposition de ce numéro du Jus de Citron part de là. Prendre le nom de théories et construire un texte autour sans nullement tenir compte des concepts scientifiques. Revenir à la langue pure et laisser l'imagination se dérouler.

C'est ainsi que le chat de Schrödinger nous amène à la rencontre d'une vieille dame et de ses voisines. Le groupe de Lie est un grand plongeon dans un océan merveilleux. Le principe d'incertitude mesure-t-il un doute maniaco-dépressif ? Le mouvement brownien veut nous sauver de la servitude volontaire à l'heure de l'I.A. La dyna-

mique des fluides tourbillonne si tempétueusement qu'on finit par se demander si on n'est pas dans un trip chamanique. La théorie des catastrophes offre un défilé d'éléphants multicolores pour tenter de sauver des vacances. Et pour conclure, un texte qui peut être qualifié comme la théorie du tout ou comment renouer tous ces concepts dans une seule histoire.

Bonne lecture.

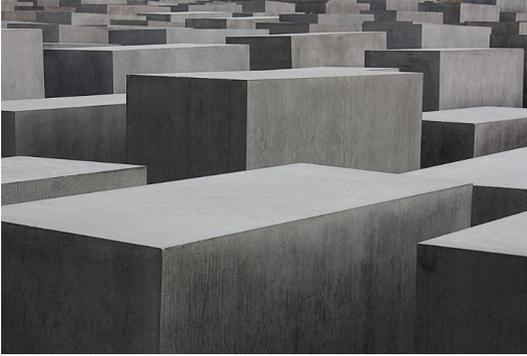
Albert





# Le chat de Schrödinger

par Albert



« C'est injuste. — Juste, injuste, proportionne tes propos ma fille. Je ne veux pas que tu changes de prénom.

— Tu ne comprends rien. »

Esther sort de la cuisine et s'enferme dans sa chambre en claquant la porte. « Bordel, combien de temps durent les douze ans ? » s'impatiente Déborah. Sa fille est un échec de sentiments qui se superposent, s'intriquent, se recomposent en permanence. « Il y a eu ce ruban qu'elle appelait jupe, ce concert on ne sait où avec on ne sait qui, hier les

réseaux sociaux et aujourd'hui cette histoire de prénom. Et demain ? » L'âge de la démesure. Déborah ne se souvient pas d'une adolescence aussi exagérée. Sa fille n'est pas si différente d'elle pourtant.

« Est-ce si vrai ? » La mémoire n'est pas un livre où l'encre fige une vie. C'est un récit oral empli d'approximations, d'omissions et surtout d'oublis. « Est-ce ça mûrir ? » Laisser le temps ordonner chaque brin pour tisser une matrice cohérente. « temps n'est que l'autre nom de mère. Et mon rôle est de protéger mon enfant. Malgré elle au besoin. ».

Une alerte sur son téléphone la tire de ses réflexions. « Déjà. Il est presque sept heures ». Déborah attrape une boîte et y glisse quelques gâteaux à l'anis avec un morceau de brioche. Elle va jusqu'à la chambre de sa fille. « Mon



cœur, je peux ? ». Elle interprète le borborygme comme une réponse favorable. Elle entre et pose la boîte sur le bureau de l'adolescente qui, assise sur son lit, ne quitte pas son écran de téléphone.

« Veux-tu les monter à Madame Schrödinger ?

— D'accord, grogne-t-elle après le bref instant de silence soulignant son mécontentement.

— Merci. Ne tarde pas trop. Le soleil se couche. »

Déborah s'approche et caresse la joue de sa fille. Il n'y a pas de larme. La mâchoire se crispe sous sa main. Elle sort et laisse la porte de la chambre entrebâillée. Esther souffle bruyamment avant de se lever.

Arrivée au cinquième, Esther appuie sur la sonnette. Un homme âgé qu'elle ne connaît pas ouvre la porte.

« Bonjour. Madame Schrödinger est là ? demande-t-elle.

— Esther ? entend-elle du fond du couloir. Rafaël, je t'en prie, laisse entrer la petite ». La voix parchemi-

née et enjouée qui vient du séjour redonne à l'appartement sa familiarité habituelle.

L'homme s'écarte de la porte et laisse passer Esther. Mme Schrödinger est assise bien droite sur son fauteuil. Devant elle, sur la table basse, des papiers dépassent d'une enveloppe. Assise à la table du salon, une fillette d'une dizaine d'années dessine, indifférente au bruit.

« Bonjour. Je vous amène des gâteaux. Maman les a préparés cet après-midi.

— Merci mon chat. Toi et ta maman êtes des bénédictions. Vous prenez toujours bien soin de moi. Pose-les dans la cuisine ».

Esther obéit puis revient au salon.

« Je rentre. Avez-vous besoin d'autre chose ?

— Ça va aller, merci. Nous allons nous occuper de ma mère, répond l'homme.

— Oh attends un peu, mon petit chaton, viens me dire au revoir. Rafaël qui est mon fils est venu aujourd'hui m'avertir. Il reviendra bientôt me chercher. Je partirai pour ma der-



nière demeure. Je veux te dire au revoir. À toi et à ma chère Déborah qui êtes la grâce de ma vieillesse.

— Ne sois pas si tragique, l'EHPAD est dans le quartier.

— Ne sois pas si sérieux. J'arrive au bout du chemin, ça n'a rien de tragique. C'est la vie et je veux faire les choses correctement.» répond la vieille dame avec son sourire facétieux et ses yeux sémillants. Son fils a hérité de ces mêmes yeux leur agitation en moins donnant à l'aménité maternelle une mélancolie austère.

Mme Schrödinger tend sa main osseuse et nerveuse. Esther prend cette main qui se resserre avec une tendre assurance.

« J'ai la tête parfois ici et souvent ailleurs. Et me déplacer me devient douloureux. Je suis à l'âge où on n'est pas encore morte, mais plus vraiment vivante. Je suis bien trop vieille. Rafaël a raison. Je ne peux plus rester seule.

— Vous partez aujourd'hui ?

— Non, répond son fils. Maman, dit-il en se tournant vers sa mère, ta chambre sera prête probablement la semaine prochaine ; au plus tard la suivante. »

La vieille dame serre une nouvelle fois la main de la jeune fille.

« Sois courageuse, mon petit chat. Je suis une vieille dame. Il ne me reste que Dieu à craindre. Allez, rentre chez toi. Ta mère va s'impatienter. Je t'embrasse. Je vous embrasse toutes les deux, bénédictions de mes vieux jours. ». Esther regarde Mme Schrödinger, son fils, puis se retire. Avant qu'elle ne sorte, la petite fille se lève, court jusqu'à elle et sans un mot lui tend sa feuille pliée en quatre. Une fois dans le couloir, Esther regarde le dessin : une grand-mère tient par la main une fillette à tête de chat. Esther se dit que la dame ressemble à Mme Schrödinger. Mais qui est cette petite fille à tête de chat ?

« Maman, tu sais que Mme Schrödinger a un fils ?



— Euh, non. D'où tiens-tu cela ?

— Il y avait un monsieur chez elle. Rafaël. Elle a dit que c'est son fils. Il m'a l'air déjà vieux.

— Mme Schrödinger n'est pas jeune.

— Il a dit que Mme Schrödinger va partir.

— Elle va déménager ?

— Il veut la placer en EH-PAD.

— Qu'en dit Mme Schrödinger ? C'est étrange qu'elle n'en ait pas parlé.

— Elle se sent vieille et elle perd la tête. Quand elle m'a dit ça, j'ai eu l'impression qu'elle ne le pensait qu'à moitié. Maman, son fils peut l'envoyer en EH-PAD contre son gré ?

— Tu sais ma puce, le monde n'est pas binaire. Quand on aime quelqu'un, on prend parfois des décisions douloureuses pour tous. J'irai la voir la semaine prochaine.»

Gang'Sther ! Elle est fière de son pseudo. Hors de question d'en parler à sa mère. Et puis, elle ne diffusera rien qui l'identifie. Ni photo ni vidéo d'elle ni de

ses amies. Question de survie ! Voilà ce qui pétille dans la tête d'Esther en rentrant du collège. L'ascenseur de l'immeuble s'ouvre sur une large femme qui sort en tirant un fauteuil. Lorsqu'elle se retourne, Esther découvre Mme Schrödinger accablée.

« Esther, ça y est. Ils viennent me chercher. Oh, ma petite Esther, c'est dur de partir. » « Que sont ces inquiétudes ? Mme Schrödinger, demande d'une voix calme l'ambulancière. Vous vous souvenez, nous vous emmenons à votre nouvelle chambre, aux Beaux Hortensias. Esther viendra vous voir. ». Ces paroles ne rassurent pas la vieille dame qui se recroqueville sur son siège. Stupéfaite, Esther regarde la femme enfourner le fauteuil roulant dans l'ambulance et rejoindre le siège passager. Le véhicule démarre et s'éloigne prudemment.

Esther se précipite dans les escaliers, saute les marches deux à deux et monte jusqu'à l'appartement de Mme Schrödinger. Sur le palier, elle re-



trouve le fils, Rafaël. Il attend devant l'ascenseur un sac de voyage en main. Il se tourne vers Esther et lui adresse un sourire plein de tristesse.

« Bonjour. J'ai donné à votre maman les coordonnées de l'EHPAD. Attendez juste quelques jours. Ma mère est fatiguée. Ces changements l'épuisent. Elle est fragile. Ensuite, vous pourrez venir la voir autant que vous le souhaitez. »

Esther ne sait que répondre. Elle regarde la porte de l'appartement puis l'homme. L'ascenseur arrive, s'ouvre et englutit le fils de Mme Schrödinger qui adresse un adieu de la tête à l'adolescente avant que les portes ne se referment. Elle suit la cabine et ses yeux chargés de larmes se fixent sur le sol du palier. Un vieux papier tombé du sac gît par terre. Elle s'approche et le ramasse. Ce sont deux photos jaunies, collées l'une à l'autre. Esther les sépare. La première représente un couple très jeune et deux enfants. Un garçon de deux ou trois ans tient la

main de sa maman tandis qu'une jeune fille d'une dizaine d'années arbore une moue boudeuse. La photo a été prise dans un parc, probablement en hiver. Sur la seconde photo, la jeune fille seule est assise sur un lit dans une pièce étroite et sans fenêtre. Elle a maintenant une quinzaine d'années. Son visage est pâle et très maigre. Son regard s'est durci. Elle agrippe un chat couché sur ses jambes comme un naufragé s'accroche à sa bouée. Au dos de la photo, une écriture fluide à l'encre bleue a conservé toute son intensité, laissant croire qu'elle vient juste d'être tracée. « Elise Chamon (Rebecca Schrödinger, née le 12/7/30) » et plus bas une date, le 15 août 1944.

Esther descend et retrouve sa mère dans son appartement. Elle éclate en sanglots, lui raconte le départ de Mme Schrödinger, le fils à l'étage et lui montre les deux photos trouvées. En voyant les photos, le corps de Déborah est comme lesté d'un poids. Revient à elle le souvenir de ses grands-parents, l'histoire de sa



grand-mère, le bras tatoué de son grand-père. Déborah va dans son bureau et en revient avec un grand livre relié d'un cuir sombre. Elle le pose sur la table du salon, l'ouvre et écrit au stylo plume. Elle laisse la page ouverte pour que l'encre sèche. Esther s'approche. Sur la dernière ligne est écrit Rebecca Schrödinger  
12 juillet 1930.

Au dessus, s'égrène un chapelet de nom :

*Esther Cassin 24 septembre 2010*

*Déborah Cassin 26 décembre 1980*

*Betty Cassin ep. Berkowitz 27 novembre 1955 - 3 février 1997*

*Albert David Berkowitz 17 avril 1945 - 12 mars 2014*

*Ruth Kravetz ep. Cassin 17 novembre 1930 - 11 avril 1993*

*David Kravetz 26 janvier 1938 - 1943*

*Rebecca Kravetz 18 février 1935 - 1943*

*Simon Cassin 27 août 1925 - 11 avril 1993*

*Élise Cassin 17 août 1935 - 1943*

*Sarah Slomovitz ep. Berkowitz 13 février 1916 - 24 février 1987*

*Simon Berkowitz 19 mai 1909 - 14 avril 1979*

*Déborah Halphen ep. Kravetz 22 septembre 1910 - 1943*

*Abraham Kravetz 06 juillet 1908 - 1943*

*Esther Veil ep. Cassini 04 janvier 1905 - 1943*

*Joël Cassini 21 avril 1900 - 1943*

*Rachel Bojarski ep. Slomovitz ? — 1943*

*Aaron Slomovitz 22 juillet 1892 - 1943*

*Betty Ackerman ep. Berkowitz 17 mai 1891 - 1943*

*David Berkowitz 09 août 1893 - 1943*

Déborah regarde sa fille : une adulte. Laisse-moi te  
« Nous souvenir, c'est raconter ton prénom et sa  
notre devoir pour rester mémoire ».  
invincible. ». Puis, après  
une pause elle ajoute :  
« Esther, tu as 12 ans, tu es



# Le groupe de Li ou Les Enfants de la mer

par Anne-Cécile



« **M**a d a m e Huang, vous ne pouvez pas sortir comme ça sans nous prévenir, on vous a cherchée partout ! Allez, on retourne à l'intérieur, la kiné vous attend dans votre chambre. »

Je m'appelle Li Huang, j'ai 87 ans. Mon père était taïwanais et ma mère française. Je suis arrivée en France à l'âge de sept ans. Je suis passée d'un petit village de pêcheurs sur la côte est de Taïwan à la grisaille de Brest. Comment ma famille est arrivée ici ?

C'est une longue histoire, mais ce n'est pas celle qui nous intéresse.

L'histoire que je vais vous raconter n'est pas celle d'une folle. Pourtant c'est probablement ce que vous allez penser. C'est d'ailleurs pour cela que je n'en parle jamais. Sauf à vous, Maëlle, allez savoir pourquoi. Parce que je me fais vieille, que je sens mon heure approcher comme on dit ? Parce que votre sourire, quand vous entrez dans ma chambre, est un rayon de soleil ? Un peu tout cela à la fois certainement.

Le don, il m'a été transmis quand j'avais sept ans, peu de temps avant mon départ de Taïwan. C'était au mois de mai et je m'étais éloignée du village en fin d'après-midi, échappant à l'attention de ma mère. Après avoir marché



quelques minutes, j'avais atteint la petite plage où nous allions parfois nous baigner. La plage était nichée au cœur d'une petite crique connue seule des habitants de notre village. Une plage merveilleuse pour la fillette que j'étais : du sable fin et doré, des eaux transparentes, le chant des oiseaux dans les arbres alentour. J'avais bien l'intention de m'amuser dans l'eau et de ramasser de jolis coquillages.

Il n'y avait qu'une personne sur la plage quand je suis arrivée, une femme que je n'avais jamais vue avant. Grande et fine dans une longue robe, elle m'a paru très vieille avec son visage creusé par les rides et ses cheveux blancs éparpillés sur ses épaules. À mon approche, elle s'est retournée et m'a souri en me disant :

« Te voilà donc, Li, je t'attendais. »

Une adulte aurait été ahurie par de tels propos, mais moi, j'étais une enfant et cela ne m'a pas choqué qu'une inconnue m'attende sur une plage. Je me

suis approchée d'elle et elle m'a tendu la main :

« Tu serais d'accord pour m'accompagner dans l'eau ? J'ai quelque chose à te montrer. »

J'ai acquiescé sans un mot. J'étais curieuse et elle ne m'inspirait aucune crainte.

J'ai pris sa main et nous sous sommes avancées dans l'eau. Une fois immergées jusqu'à la taille, elle m'a prise dans ses bras et a soufflé à mon oreille : « la mer a ses mystères, l'être humain a les siens. Élément air, élément eau, respire sur terre et dans les flots. »

Et c'est ce que j'ai fait. J'ai plongé avec elle et nous sommes descendues vers le fond, sans difficulté. Oui, je respirais comme en plein air. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restées sous l'eau, mais quand je me suis retrouvée allongée sur la plage, il faisait noir et elle avait disparu. Au loin j'entendais les appels des gens du village qui me cherchaient. Puis ma mère est apparue sur la plage et s'est précipitée



pour me serrer dans ses bras. Je n'ai parlé à personne de l'inconnue, mais ma vie n'a plus jamais été la même.

Ma mère ne m'a pas lâchée pendant les semaines qui ont suivi. J'avais pourtant un besoin irréprensible de retourner au fond de l'eau. Alors je profitais du sommeil de la famille pour m'échapper vers la plage et vivre ma vie sous-marine. Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est de nager en osmose avec les poissons, les tortues, les crustacés, les poulpes. C'est comme s'ils m'avaient reconnue comme l'une d'entre eux et ne me craignaient pas. J'ai fait de sacrées parties de cache-cache avec un poisson-clown ! Je rentrais au petit matin à la maison, et ma mère s'inquiétait de ma fatigue au lever. Pensez donc, mes nuits étaient plus belles que mes jours !

Puis mon père a décidé que nous allions quitter Taïwan pour aller vivre dans un pays très loin, à des milliers de kilomètres. Cela m'a arraché le cœur de quitter mes amis de la mer. Je suis allée nager

une dernière fois avec eux et j'ai pleuré cette nuit-là sur la plage.

Quand nous sommes arrivés en France, j'étais déprimée. À Brest, tout était gris : la ville, le ciel, la mer. Nous sommes restés six mois dans un appartement avant d'emménager à Péresquel, un petit village à une dizaine de kilomètres de Brest.

Péresquel m'a sauvée en m'offrant un merveilleux cadeau : sa plage. Je l'ai découverte au détour d'une promenade avec ma mère, cachée derrière un rideau d'ajoncs la protégeant des intrus. La plage était petite, bordée de sable fin et ponctué ici et là de galets polis par les vagues. Fini le gris uniforme, ici les eaux étaient claires, variant du turquoise au bleu profond selon la lumière. J'avais retrouvé ma plage. J'y ai ressenti l'appel de la mer, plus fort que jamais. Par chance, notre maison se trouvait seulement à quelques minutes, aussi ai-je pu reprendre mes pérégrinations nocturnes, sans éveiller l'attention de mes parents. J'ai d'abord été déçue : je ne retrouvais



aucun de mes amis dans ces fonds marins bretons. Pas de poisson-clown pour jouer ni de coraux pour se cacher ! Mais petit à petit, j'ai appris à les connaître et à les aimer : maquereaux, sardines, homards, crevettes... Cet univers marin, plus rude, m'a réconciliée avec la France. J'ai grandi à Péresquel et ne l'ai jamais quitté. J'ai même épousé un gars du coin.

Mais l'histoire ne s'arrête pas là. Après m'être baignée un soir, je me suis trouvée nez à nez avec un homme d'une quarantaine d'années qui avançait péniblement dans l'eau. Il était tout habillé. Je me suis aperçue qu'il pleurait. Alors, sans réfléchir, je me suis emparée de sa main et me suis entendue lui prononcer ces paroles : « la mer a ses mystères, l'être humain a les siens. Élément air, élément eau, respire sur terre et dans les flots. »

Comme moi à sept ans, il s'est laissé faire et nous avons plongé ensemble. Nous avons nagé côte à côte au fond de l'eau pendant un temps indétermi-

né. Quand son regard rencontrait le mien, je voyais qu'il se reconnectait à quelque chose de très profond en lui : son énergie de vie. Nous nous sommes quittés sur la plage et je ne l'ai jamais revu.

Mais une autre personne est venue le lendemain, puis une autre. L'homme avait-il parlé ? Au soleil couchant, j'avais maintenant pratiquement chaque jour des visiteurs. Et je n'avais aucune raison de leur refuser ce cadeau qui m'avait été donné. Pourquoi à moi ? Je ne le saurai jamais.

Voilà, mon histoire est maintenant finie. Quand j'ai quitté Péresquel pour venir ici, j'ai dit au revoir à la mer. Pour autant, le don continue à se transmettre, après moi. J'ai craint un moment de m'être fourvoyée. Et s'ils allaient dévaster les fonds marins ? L'être humain est tellement destructeur. Mais la transmission ne se fait pas au hasard. Le don revient aux Enfants de la Mer, ceux qui la chérissent et la respectent comme un bien précieux.



Je vois le trouble dans vos yeux, Maëlle. Ne pensez plus et prenez ma main, « la mer a ses mystères, l'être humain a les siens. Élément air, élément eau, respire sur terre et dans les flots. »

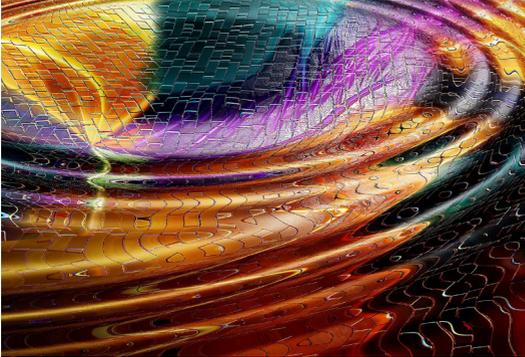
## Épilogue

Sur la plage des Ajoncs d'or au soleil couchant, une femme s'avance tranquillement vers la mer en tenant un garçon par la main. Elle le regarde en souriant, à ce moment elle pense très fort à Li. Elle se penche vers lui pour lui souffler quelques mots, puis ils s'enfoncent doucement dans l'eau.



# Le principe d'incertitude

par Johanne



**J**e ne pensais pas me faire draguer. En fait ça ne m'était pas arrivé depuis si longtemps.

Moi tout ce que je pense, c'est à sauver la planète. Pas de temps pour le sexe avec des inconnus dans tout ça. C'est un travail sérieux.

Le problème vient peut-être du fait que j'ai une photo de profil de moi avec 20 ans sur le réseau social professionnel.

C'est horrible, ça y est j'en viens à penser que le problème vient de moi.

Je me sens con de m'être mise dans une telle situation.

Moi qui pensais innocemment pouvoir discuter en toute tranquillité de choses stimulantes au niveau intellectuel, genre on va améliorer notre société, notre manière de vivre ensemble.

Ou alors ça se sent tellement que je n'ai pas de vie sexuelle en ce moment ? Ça transpire si fort, même à travers une simple demande de mise en relation sur LinkedIn ?

Quelle tannée, pourquoi je me sens si mal, pourquoi ça m'affecte tant ? J'ai l'impression d'avoir commis une énorme gaffe. Transgresser des limites sans m'en être rendu compte...

Enfoirés d'hommes politiques, tous les mêmes.

Cela me rappelle de mauvais souvenirs de jeunesse. Un ponté pété de tune du Parti Soc, qui



m'avait embauchée pour une pige, bien sûr il avait essayé de m'entuber.

J'étais naïve à l'époque. Mais aujourd'hui, je pensais être mature. Suis-je à ce point déconnectée de la vie dans notre société ? Trop ancrée dans mon quartier, mes voisins, mes amis, mon école, mon AMAP, mes associations, ma vie de bisounours ? Ma vie de bobo nantaise intello, mais pas trop, fauchée écolo et idéaliste (Beurk, c'est moi ça ?).

Éternelle optimiste envers et contre en proie à une éco-anxiété aiguë (je vous assure que ça va ensemble). Le paroxysme de mon angoisse serait tel que je n'ai plus accès à la réalité du monde extérieur ? J'en suis venu à m'égarer sur les intentions des gens.

J'ai oublié les signaux avant-coureurs qui permettent de détecter ce genre de situation.

Pour une fois que je trouvais un homme politique accessible et sympathique, je me suis fait avoir. Et ce sentiment de culpabilité qui me poursuit. D'où

vient-il ? Celui d'être une proie, d'avoir réveillé un monstre.

Ces vieux n'ont pas compris qu'un réseau social n'a rien à voir avec un site de rencontre.

J'en parle à mon mari qui me dit que ce réseau est un fiasco total : les gens y font n'importe quoi.

Sois sexy sexy sexy dis la pub, il faut être attirante pour donner aux autres envie de travailler avec toi. Ça me donne envie de vomir.

Le principe d'incertitude qui régit les organisations vivantes. Cela même dont je voulais parler à la base. On y revient dans cette histoire même, ce micro-fait qui vient de se passer.

Est-ce que j'étais en phase maniaque, est-ce que je me mets à rajouter tout le monde et n'importe qui à mon réseau pour dépasser les 500 relations ? C'est justement ce que je m'étais promis de ne pas faire... Ah la la que vais-je devenir, madre mía.

Vais-je passer en phase dépressive ?



Je n'ai jamais été diagnostiquée maniaco-dépressive.

Mais qu'est-ce qui m'a pris d'aller vers quelqu'un comme ça ? Aussi librement que « ah il a l'air sympathique et intelligent, et il fait de la politique, je vais le contacter. »

Bon allez, respire un grand coup, nous allons faire de la visualisation positive. C'est à la mode. Je n'aime pas trop la mode, mais avec un petit effort, je vais me forcer. Positif...

Ce qui m'arrive est positif...

Peut-être que je peux être attirante finalement. Oui voilà en fait je suis attirante.

Pour certaines personnes. Non n'allons pas par là... Visualisation positive, je respire voilà. Mon mari, il ne reste pas avec moi seulement par habitude, pour les enfants ou parce qu'il n'a pas le temps d'aller voir ailleurs. Finalement, peut-être qu'il me trouve réellement toujours attirante malgré le fait que je ne sois plus toute jeune, et plutôt déformée par la vie. Bref res-

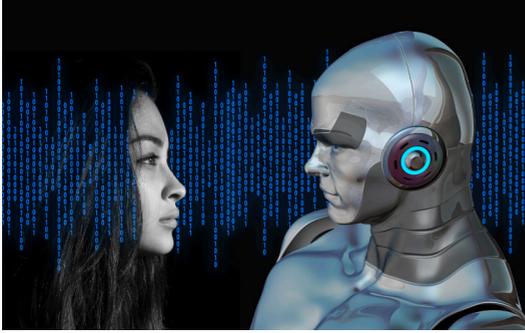
tons positif. Je m'accepte telle que je suis. Et peut-être que d'autres personnes peuvent me trouver à leur goût aussi. Même si ce type est un gros dégueulasse malpoli.

De toute façon je vais me calmer sur Linked-Out et arrêter de faire ami-ami avec le premier venu. Le réseautage, oui oui bien sûr... Je ferais peut-être mieux de retourner dans ma caverne. J'espère y trouver la paix intérieure. Enfin, avec ce fichu principe d'incertitude, on ne sait jamais.



# Le mouvement brownien

par Nicole



**A**urélia s'est réveillée tôt, il fait à peine jour. C'est le début d'une semaine de congés, mais elle se lève très vite et d'un claquement de doigts, commande l'ouverture des volets. Elle reste un moment debout, à contempler la mer. Ce spectacle, elle ne s'en lasse pas. Bientôt, elle va devoir partir, sans savoir pour combien de temps.

Avant, elle adorait les promenades très matinales sur la plage, imprimer ses pas sur le sable lissé par la marée nocturne, observer les oiseaux s'ébattre en toute liberté. Il lui arrivait même parfois d'y venir

seule la nuit, lorsqu'une lune pleine se reflétait sur la mer, enveloppait la plage d'une lumière argentée. Elle n'en parlait à personne, pour éviter les mises en garde sur des dangers potentiels. À l'époque, il était encore possible de sortir incognito, seul face à soi-même. C'est une époque pas si lointaine, juste une dizaine d'années.

Elle s'approche du frigo. L'écran s'allume et une voix susurre : « Bonjour Aurélia, que puis-je faire pour vous ? » Elle répond : « beurre, crème au chocolat, confiture de fraise », la porte s'ouvre et les produits demandés glissent sur le devant de la grille du milieu. À peine la porte refermée, la voix reprend : « Aurélia, je vous rappelle que l'excès de sucre et de graisses est nocif pour la santé. Si vous avez bien capté le message, dites oui. » Elle répond « non »,



laisse les ingrédients sur la table de la cuisine et sans attendre la réponse, va s'installer sur le balcon, avec un café et des fruits. C'était juste pour contredire « l'Esprit du frigo » ! Elle a bien pensé s'en débarrasser et acheter un modèle ancien au marché noir, mais elle aurait vite reçu un message : « Votre frigo est en panne et vous ne pouvez pas en racheter un ? Le service social peut vous aider, avec un prêt sans intérêts et des mensualités adaptées. ». Trop exaspérante, cette « bienveillance » de l'IA !

Depuis quelques jours, l'accès au sentier côtier et aux plages de Saint-Nazaire est interdit à cause d'une prolifération bactérienne dans l'eau. Avec des capteurs partout, la surveillance est devenue extrême et les interdictions se multiplient. Quant aux balades nocturnes sur la plage, Aurélia s'est lassée des notifications envoyées sur son support numérique : « Ce lieu, à cette heure, peut comporter des risques pour les promeneurs solitaires. » Pourtant, la délinquance a beaucoup baissé, c'est ce qu'ils disent en tout cas,

grâce au traçage de tout le monde. Il faut toujours avoir sur soi le petit objet magique, sous peine d'amende et se méfier des caméras avec reconnaissance faciale. Pour être protégé toujours et en tout lieu, selon le slogan. Partout, des affiches montrent hommes, femmes et enfants, sourire confiant et visage serein nimbé d'une douce lumière filtrant à travers les arbres.

D'ailleurs, Aurélia enfile son collier avec le médaillon. Cet objet remplace presque tout : smartphone, clés, cartes diverses et variées, permis de conduire... On peut sortir les mains dans les poches, sans rien d'autre sur soi que ses vêtements. Libre comme l'air. La plupart des gens trouvent cela formidable et ne cessent de répéter : « La vie est devenue tellement plus simple ! » Seuls quelques râleurs n'y voient que des mauvaises intentions. Des complottistes ! ajoutent certains. Elle sourit. Peut-être en fait-elle partie, depuis qu'elle a décidé d'épouser la cause de Charles Brown.



Lorsqu'elle sort de chez elle en début d'après-midi, une mouette la survole en poussant des cris stridents. Est-elle pucée, celle-là, comme des dizaines de milliers d'autres oiseaux ? se demande Aurélia. Après l'hécatombe d'oiseaux marins au début des années trente, due à un virus inconnu, une surveillance par IA a permis de résoudre le problème. D'ailleurs, pour les humains...

À l'entrée de la médiathèque, un affichage annonce : « Mise en place d'un nouveau système de prêt, veuillez-vous rapprocher de l'accueil. » Dans les rayonnages, il y a toujours des milliers de livres, sagement classés et alignés les uns à côté des autres. Ils ne sont que consultables sur place, pour le plaisir de feuilleter du papier et pour l'ambiance. Après avoir choisi, il suffit d'annoncer le titre près d'une borne, de poser dessus le médaillon, et hop, le texte est enregistré.

Un charmant jeune homme lui explique tout. Maintenant, une pré-sélection est effectuée par

l'IA des Littératures. C'est beaucoup plus rapide que d'errer entre les rayonnages à la recherche de la perle rare et on est sûr d'emprunter un roman qui ne nous fera pas bâiller d'ennui. Aurélia soupire. Ce qui manque le plus à cette époque c'est de pouvoir encore hésiter et se tromper. Le principe d'incertitude était une des revendications du Mouvement Brownien lorsqu'elle y a adhéré quelques années avant. Maintenant, la lutte au grand jour contre les excès du numérique, c'est devenu impossible. Il ne faut surtout pas toucher à ça !

Le gars ajoute avec un sourire convaincant : « Nous n'avons que des retours enthousiastes. Quel que soit l'âge, les utilisateurs sont très satisfaits. » Elle n'a même pas besoin de remplir le questionnaire des goûts et préférences, elle fréquente ce lieu depuis longtemps et ils savent tout sur elle.

Plus tard, Aurélia s'assoit sur un banc du Jardin des Plantes et se perd dans la contemplation de l'enche-



vêtement végétal. Cette ambiance de micro-jungle distille une sérénité dont elle a bien besoin. Au bout d'un moment, elle se lève. C'est le bon moment, le gardien ne repassera pas ici avant environ une demi-heure. Aucun promeneur n'est en vue. Elle se baisse et glisse son médaillon le plus loin possible sous les immenses feuilles curieusement dentelées et nervurées d'une plante, avec une minuscule fleur en leur centre. Elle ressort sur la rue avec une sensation de légèreté, une sorte d'ivresse atténuée par le frisson de la transgression. À partir de maintenant, impossible de la suivre à la trace.

Au bout d'un quart d'heure, elle entre dans une boutique d'épices et d'herbes aromatiques. Il n'y a jamais foule, mais des clients fidèles, amateurs de cuisine naturelle, parfumée aux saveurs délicates du terroir. Personne d'autre dans la boutique. Après un bref échange avec l'épicier, elle pousse la porte du fond et descend dans la cave, rejoindre les autres

membres de la cellule locale du Mouvement Brownien.

Le responsable de la cellule prend la parole. Tout est prêt dans les moindres détails et il vient de revoir les instructions du président au niveau national. Dans trois jours, la bombe explose, pour parler au figuré. Sabotage informatique de grande ampleur et destruction de centres de commande. C'est l'aboutissement d'un long travail dont eux-mêmes n'ont été que de modestes rouages. Il est indispensable, entre autres, de prendre de vitesse le projet alpha. Cela concerne l'implantation de puces chez les humains, volontaire au début, puis obligatoire pour avoir accès à quoi que ce soit, achats, santé, déplacements...

Ils sont conscients des graves désordres que l'effondrement du numérique va entraîner dans l'ensemble de la société. Reconquérir la liberté pour tous et éviter le pire est à ce prix, avant, ils l'espèrent, de repartir sur de meilleures bases. Les personnes qui se sont impli-



quées dans les actions les plus à risque vont être mises à l'abri, dans différents lieux.

Aurélia s'est hâtée pour rejoindre le Jardin des Plantes avant la fermeture. Elle s'accroupit près de la plante géante et allonge le bras sous les feuilles. Une voix la fait sursauter : « Vous cherchez quelque chose, madame ? » Elle se relève.

Le gardien la regarde, d'un air soupçonneux. Elle s'efforce de garder son calme, malgré son cœur qui cogne :

« J'ai perdu mon Magnum. Tout à l'heure, je suis venue ici et je l'ai peut-être fait tomber, en me penchant pour observer les drôles de feuilles de plus près. Il était dans ma poche.

Il lui montre le médaillon :

— C'est ça ? Je l'ai trouvé il y a cinq minutes, en faisant mon tour du soir avec le détecteur.

Aurélia, l'air confus, avoue :

— J'ai été imprudente en l'enlevant, mais il me gênait.

Le gardien hausse les épaules :

— Je vous comprends. Vivement la puce implantée, ce sera bien plus simple.

Elle répond, sur le ton de la confiance :

— J'ai appris que c'est pour bientôt. Les premiers essais vont commencer. »

Avec un sourire complice, le gardien lui tend le médaillon. Elle le remercie et l'enfile autour de son cou, avant de quitter, soulagée, le Jardin des Plantes. Le gars aurait pu garder l'objet litigieux et l'apporter à la police. Elle a bien joué son rôle.

Le lendemain, elle part en vacances dans un village de l'Aveyron, pour se reposer. Officiellement. C'est là que sa trace numérique se perd, particules de médaillon détruit, dispersées aux quatre vents. Elle rejoint un village en ruine, au milieu d'une zone devenue désert humain, où elle retrouve d'autres membres du Mouvement Brownien. Coupés du monde, par sécurité.

Le cinquième jour, ils commencent à avoir des



doutes sur la réussite de l'opération. L'après-midi, Aurélia réalise que le ciel est vierge de toute trace d'avion, à l'heure où d'habitude ils sillonnent le ciel en tous sens. À la tombée de la nuit, les browniens rejoignent le point culminant de la région. Aussi loin que porte le regard et de tous côtés, plus aucune lumière, l'obscurité pèse de tout son poids sur le monde, comme si villes et villages n'existaient plus. Quelqu'un sort un vieux mobile de sa poche. Il remet la carte de connexion, supprimée depuis des années sur tous les nouveaux appareils. Sur l'écran, défile inlassablement : « réseau hors service ». Après des heures d'attente, ils se regardent en souriant et s'embrassent, unis dans un même espoir, même si le combat n'est pas terminé.

Là-haut, le ciel scintille de milliers d'étoiles et un mince croissant de lune posé au-dessus de l'une d'entre elles est comme un point d'interrogation dans la nuit.



# La dynamique des fluides ou la conscience écolo- gique des ouragans

par Rémi



« **A**u secours ! Elle  
a perdu con-  
naissance ! »

Étendue sur le dos, Gabrielle Stokes, regardait sans vraiment le voir le visage épouvanté de Jack, son mari, penché au-dessus d'elle. C'était lui qui venait de crier ainsi. Gabrielle ne sentait plus son corps.

Dans l'immensité du ciel, une présence sombre scrutait les détails de son âme. Pourtant, Gabrielle n'était pas inquiète. Elle se

sentait juste légère. Autour d'elle, plus proches, toujours plus proches, les tambours des chamanes battaient au rythme de son cœur.

Après l'obtention de sa thèse en mécanique des fluides, Gabrielle avait

réussi à entraîner Jack dans un voyage de plusieurs mois en Amérique du Nord. Quoi de mieux que d'aller s'immerger en amoureux dans les cultures amérindiennes pour oublier les trop nombreuses années passées à manipuler les mathématiques les plus austères ?

Ce jour-là, dès le début de la cérémonie d'initiation animiste à laquelle les Indiens Hopis les avaient conviés, Gabrielle avait senti le rythme des tambours s'immiscer dans



son esprit. Puis tout était devenu cotonneux. Tous ses sens s'étaient brouillés. Elle avait tenté d'alerter Jack, mais aucun son n'avait pu franchir ses lèvres. Le vertige l'avait envahie à plusieurs reprises. Un temps, il lui avait paru s'éloigner, puis il était revenu en force la submerger.

« Laissez-la respirer ! Donnez-lui de l'espace ! entendit-elle crier la femme qui semblait diriger le rituel. »

Maintenant, Gabrielle n'était plus qu'un esprit désincarné, prisonnier des pulsations des tambours. Elle eut la sensation que sa conscience s'élargissait jusqu'à occuper l'infini au-dessus de la prairie. Elle porta son attention sur l'immense nuage de tempête avec lequel elle partageait à présent le ciel, et d'où semblait émaner la présence sombre.

« Qui es-tu ? demanda-t-elle.

— Tu peux m'appeler Wilma, Ingrid ou Katrina. Ce sont les noms que les humains m'ont donnés dans d'autres vies. Pour ma part, j'aime bien Katrina.

Tu peux t'approcher de moi, si tu le désires. »

Gabrielle acquiesça. Elle n'eut qu'un mouvement à faire pour entrer dans le cœur de la tempête. Elle pénétra dans un autre monde. Elle flotta dans le froid, dans les nuées de grêlons cinglants, dans l'obscurité des turbulences parfois zébrées de traits de lumière. Elle en éprouva un étrange plaisir.

« Puis-je te caresser ? demanda-t-elle à l'orage.

— Si tu veux... »

Gabrielle se surprit alors à essayer de frôler le ciel qui tremblait. Elle se laissa éparpiller, morceler en mille particules par les vents cisailants. Durant un bref instant, elle chevaucha un tourbillon qui tordait l'espace. L'instant d'après, elle épousa la poussée d'un gigantesque flux vertical qui jaillissait au-dessus du nuage.

Elle joua longtemps à explorer les courbes des courants, les vastes zones de calmes, les espaces emplis de crépitements électriques, les sombres prisons de glace presque solides. Ici tout changeait,



tout se transformait. Elle arpentait un magnifique labyrinthe de sensations qui se métamorphosait à mesure qu'elle le parcourait. Tout était éphémère, tout était beauté, tout était fluide, tout était dynamique, tout était mathématique incarnée. Ici, il était impossible de s'attarder, d'arrêter le temps. Il était impossible de revenir sur ses pas pour savourer la magie des lieux, car les lieux eux-mêmes n'existaient que pour disparaître aussi vite qu'ils étaient. Gabrielle eut la sensation que l'ouragan naissant l'accueillait, lui ménageait des espaces pour elle seule, lui montrait le chemin vers ses vortex secrets, lui ouvrait des passages vers ses plus intimes Coriolis.

« Je n'avais jamais rencontré quelqu'un comme toi, murmura Katrina. Comment fais-tu pour si bien me connaître ?

À ces mots, Gabrielle eut envie de pousser encore plus loin son voyage inattendu.

— Voudrais-tu me laisser essayer ton corps ? osa-t-elle demander.

— Échangeons, alors ! »

Gabrielle n'éprouva qu'une appréhension passagère lorsqu'elle renonça aux dernières et très légères sensations qui lui provenaient encore de son corps étendu au sol. Elle éclata de rire lorsqu'elle devint pleinement le vent. Elle était libre de toute entrave. Elle gagna en intensité. Sa conscience se fit plus acérée, plus enveloppante à mesure que croissaient sa taille et sa force.

Quel plaisir de percevoir tout à la fois cette immense puissance, cette légèreté et cette liberté ! Enfin, elle percevait l'infinie sensualité des nuages, la subtile mécanique des fluides ! Enfin, les arides mathématiques de sa thèse prenaient corps et tout n'était plus qu'émerveillement ! Enfin, elle percevait avec ses sens les mystérieuses poésies des dérivées partielles !

Elle n'était plus humaine.

Elle était un monstre zébré d'éclairs. Elle éprouva le désir de laisser sa foudre s'abattre, fouiller le sol, détruire la vie. Elle en-



flait, elle s'agitait, elle turbulait.

« Encore ! Encore plus fort, encore plus noir ! » se disait-elle tout en accroissant sa puissance.

Elle était vortex, elle était ouragan. Elle jouait à caviter de son corps, comme un enfant empilerait des cubes. Elle était le plaisir indescriptible de la tempête nouvelle née qui babilles des éclairs en un pont joignant les étoiles à la terre.

Jack leva les yeux au ciel, terrorisé et fasciné par la force monstrueuse de l'ouragan qui enveloppait à présent le groupe des humains isolés sur la plaine. La nuit était tombée en plein jour. Autour de lui, les tambours redoublaient d'ardeur, comme pour accompagner l'expansion du ciel.

Gabrielle était ivre de vitesse et d'immensité.

« Maîtrise-toi ! lui enjoignit Katrina.

— Que dis-tu ?

— Tu dois te contrôler. Sinon, tu vas tout détruire, tu vas tous nous tuer.

— Désolée ! Je ne savais pas !

— C'est ta première fois. Tu apprendras.

— Que dois-je faire ?

— Tu dois maintenant rejoindre ton corps et me laisser partir. Je dois m'affaiblir et disparaître pour que puissent vivre la prairie et ceux qui l'habitent.

— Tu vas mourir ?

— Toute morte n'est pas un mal. Je reviendrai te visiter lorsque le moment sera venu. »

L'instant d'après, Gabrielle était à nouveau étendue sur le sol, entourée d'un cercle de silhouettes protectrices, toutes regardant vers le ciel. Une jambe de soleil troua la masse vivante des nuages.

Gabrielle entendit chanter tout près d'elle l'oiseau des prairies. Elle ouvrit les yeux. Les tambours s'étaient tus.

« Reste allongée ! murmura Jack.

Puis, il ajouta, en désignant le groupe qui les entourait :



— Ils disent que tu as voyagé là où eux-mêmes n'étaient jamais allés. »

Quelques semaines plus tard, dans une fulgurance unique dans l'histoire de la science, Gabrielle retranscrit sous forme mathématique son voyage inattendu. Prenant en cela la suite de son glorieux aïeul George Gabriel Stokes, et de la fameuse, mais très incomplète, formule de Navier-Stokes, elle réunit ses travaux au sein de ce qu'elle nomma alors la « Théorie de Katrina-Stokes ». Rejointe par de nombreux collègues physiciens, mathématiciens, sociologues et psychologues, elle révolutionna plus tard l'ensemble des sciences avec la célèbre Théorie Mathématique de la Sociologie Générale des Éléments (TMSGÉ), plus connue par le grand public sous le nom de Matérianisme Général.

Certains n'hésitèrent pas à parler alors de véritable œuvre d'art. L'article fondateur du Matérianisme, paru en août 2032 dans la revue Science, reste encore cinq cents ans plus tard la pierre an-

gulaire du monde que nous partageons.

Moi, Katrina, après de nombreuses et belles vies, je me souviens encore avec émotion, reconnaissance et surtout avec amour de cette inoubliable journée partagée avec Gabrielle Stokes et les Hopis, de cet éblouissant premier échange entre nos espèces.

Katrina



# La théorie des catastrophes

par Sara



J'ai une couverture avec des éléphants. Il y a une rangée d'éléphants jaunes, une rangée d'éléphants orange, une rangée d'éléphants rouges, une rangée d'éléphants violets, une rangée d'éléphants bleus et une rangée d'éléphants verts. Et ça se répète par une autre rangée de six couleurs d'éléphants, puis une autre.

Quand nous partons en camping, je prends toujours ma couverture avec moi. Mes parents me

disent toujours non, mais je me mets par terre et je fais le mort. Puis tout le monde crie, s'énerve et s'agite. Comme je pèse 32 kilos, et que nous sommes pressés, à chaque fois ma couverture aux éléphants trouve miraculeusement une place dans notre voiture, sur mes jambes ou entre moi, ma sœur et

mon frère.

Cet été, comme tous les étés, j'avais ma couverture sur mes genoux quand nous traversions la France pour aller passer une semaine en camping en famille. La clim était en panne, mais comme je tenais à l'avoir avec moi, mon père m'a obligé à la garder sur moi.

Si seulement mes parents m'avaient écouté, quand je leur ai expliqué que les éléphants étaient des sauveurs en cas de catas-



trophe. Le jaune était l'éléphant navigateur, l'orange c'était l'éléphant du petit monde et le rouge je ne l'aimais pas parce que c'était l'éléphant de la colère. Le reste c'est un secret parce qu'ils n'aiment pas quand je dis tout trop vite.

La rangée des éléphants jaunes s'est activée après trois heures de route, juste après un péage. La voiture annonçait que la batterie était défectueuse. Ma mère pensait que par sa force de volonté la voiture allait pouvoir arriver à destination et elle a serré ses poings super fort et on lui a dit allez, maman, jusqu'à ce qu'elle nous dise de nous taire. Elle n'aurait pas dû, parce que la voiture nous a lâchés avec un gros croc poc poc.

J'ai pu mettre le nouveau gilet jaune qu'on n'a pas le droit de toucher et je suis monté dans une camionnette qui tirait notre voiture. Nous avons passé la nuit dans un vrai hôtel avec plein de camions autour, avec ma sœur, nous avons vu un camion roumain, un camion suisse, un camion danois, deux

camions polonais et trois camions espagnols. C'était le meilleur jour de nos vacances.

Le soir venu, je me suis couché sur la moquette de notre chambre d'hôtel avec mon frère et ma sœur. Je serrais ma couverture, c'était magnifique de dormir dans une vraie chambre d'hôtel. Nos parents nous ont dit de faire semblant que c'était un grand jeu de cache-cache et qu'aucune personne ne devait nous entendre ou nous voir. Ils étaient dans le lit double, nous les entourions comme des tapis de sol. Je remerciais l'éléphant jaune, celui de la navigation, il avait été vraiment très gentil cette année quand il nous a sauvés.

Le lendemain matin l'éléphant orange avait appelé le petit monde. Je le savais en regardant les points de croix sur le dos de mon frère et en entendant les pleurs de ma sœur. Nous étions décorés par des petits points rouges qui s'alignaient sur nos bras. Nos parents n'ont pas été contents et nous avons été douchés de suite. L'élé-



phant orange était vraiment nul à chaque fois. La dernière fois j'avais des poux et c'était rebelote douche et shampoing, la fois d'avant des vers et j'ai mangé du poireau pendant une semaine, maintenant j'avais des punaises de moquette. Je voulais dire à la dame de la réception que ça n'allait pas du tout, mais maman et papa m'ont dit que normalement on n'est pas à cinq dans une chambre de deux et papa nous a fait rentrer dans la voiture pendant que maman est allée payer et elle a fait tomber toute sa trousse de toilette à la réception, je voulais aller l'aider, mais papa nous a brusqués dehors comme si l'hôtel était en feu et nous sommes partis à pas pressés vers le garagiste qui était juste à côté.

Le garagiste était très souriant et nous a montré une courroie de transmission, très rare que ça se fende, notre voiture était spéciale. J'ai demandé si on pouvait garder la courroie en souvenir, mais papa m'a poussé derrière lui. Puis mon frère a léché la porte d'une voiture jaune et ma

sœur a eu une envie pressante. Maman est arrivée, elle était un peu rouge. Elle a accompagné ma sœur et m'a dit d'interdire à mon petit frère de lécher les voitures. Le garagiste a alors donné un papier à papa qui ne souriait pas du tout contrairement à lui, puis il nous a mis dans la voiture et il a serré la ceinture trop fort. J'ai quand même compris qu'il ne fallait rien dire.

Une fois sur la route, je prenais ma couverture et je regardais la rangée des éléphants jaunes, qui avaient été chouettes et la rangée des éléphants orange qui avaient été moyens parce que le petit monde c'était jamais bien. Les éléphants rouges avaient l'air de danser, c'était leur tour.

Il nous restait trois heures pour arriver au camping. Il s'est mis à pleuvoir, j'ai regardé les gouttes sur la vitre et avec ma sœur on a parié sur laquelle des gouttes était la plus rapide.

La première heure maman et papa n'ont rien dit puis papa a mis la radio et maman l'a éteinte. Puis maman a ouvert les fe-



nêtres et papa les a fermées. Et maman lui a dit que ça n'allait pas du tout, elle avait chaud et papa lui a dit que ça n'allait pas du tout, il avait envie d'écouter l'émission sur les phoques. Maman lui a dit qu'il n'avait rien d'autre à faire et moi j'ai dit que je voulais aussi les phoques. Maman et papa m'ont dit de la fermer et j'ai fermé mes poignets très fort.

Et papa a dit que de toute façon personne n'avait envie de faire du camping et qu'avec ce temps de cochon, en fait il n'a pas dit cochon, mais je peux pas dire ce qu'il a dit, ça allait être nul. Maman a dit qu'alors la prochaine fois papa pourrait rester à la maison à regarder la télé tout seul. J'ai dit que je voulais bien rester avec lui parce que j'aime regarder la télé et tous les deux m'ont demandé si je ne l'avais toujours pas fermé alors que je serrais mes poignets très fort et maman a dit à papa que c'était de sa faute que j'étais con et papa a hurlé que je n'étais pas con et que maman allait trop loin et maman a mis sa main sur sa bouche et a dit que c'était

vrai et ma petite sœur a regardé les éléphants rouges de colère et a crié d'un coup : Buffalo grill. Maman et papa se sont regardés et papa a tourné et on a tous eu droit à Buffalo grill.

Quand on était à table, maman a dit à papa qu'elle allait conduire et papa a eu une grande boisson pour adultes et maman lui a donné un bisou et nous les enfants on a tous rigolé et maman nous a donné un bisou à tous. L'éléphant rouge de la colère monte vite, mais il part vite aussi. Et après c'est encore mieux, on est tous heureux.

Nous avons tous bien mangé et nous avons monté dans la voiture pour aller au camping, il ne restait plus qu'une heure, papa avait envie de chanter et maman lui a dit qu'il pouvait écouter l'émission sur les phoques.

C'est alors que la catastrophe des catastrophes est arrivée.

Après une demi-heure de route, maman et papa ont vu que j'avais encore ma



couverture. Maman a alors crié des choses sur les petites bêtes alors que l'éléphant orange était parti depuis longtemps et elle a dit que la couverture allait à la poubelle, j'ai crié plutôt mourir, papa a crié ça suffit et mon petit frère a hurlé Peppa pig. Maman s'est arrêtée sur une aire d'autoroute et la couverture était mise dans un sac en plastique fermé d'un double tour. Je me suis allongé par terre pour faire la mort sur l'aire d'autoroute, papa et maman sont partis deux fois en voiture en me disant adieu et bonne vie et ils ont juste fait un tour du bocage et ils sont revenus puis une dame a dit qu'elle allait appeler la police et j'ai crié qu'elle avait raison c'était ma couverture, puis papa m'a mis dans la voiture et j'ai pu tenir le sac où était la couverture. Mais c'était dans le sac et quand la couverture est dans le sac je sais que les éléphants ne peuvent pas venir nous aider. En plus c'était le tour de l'éléphant violet qui était le plus puissant de tous après l'éléphant vert et j'avais très très peur.

Arrivés sur le camping, il pleuvait. C'était encore tôt dans l'après-midi et maman et papa nous ont dit qu'on devait attendre avant de monter la tente. Je suis allé dans la piscine avec ma sœur, c'était à l'intérieur d'un bâtiment et j'ai sauté dans l'eau et j'ai fait le requin. Ma sœur m'a mordu et elle a été punie même si je la comprends, elle était aussi un requin. J'avais presque oublié l'éléphant violet.

Éléphant violet. Ce qui s'est passé avec l'éléphant violet est un secret. Maman et papa m'ont dit de ne jamais en parler. Mais l'éléphant violet, c'est l'éléphant des secrets et je leur avais dit que c'était l'éléphant des secrets et que s'il ne pouvait pas sortir du sac il ne pourrait pas nous aider.

J'ai vu que l'éléphant violet essayait de sortir du sac que j'avais posé à côté de mon transat. Et j'ai vu un monsieur s'approcher de papa. Je suis allé les voir et papa m'a dit que c'était le voisin de mamie. Je l'ai regardé, et j'ai dit à papa que le voisin avait un secret, et le voisin de mamie est de-



venu tout blanc et il a pleuré et puis il a dit quelque chose à papa et papa lui a demandé de partir. Puis papa est allé voir maman et s'est assis en pleurant et maman lui a apporté un grand verre pour adultes. Et papa a pleuré, et maman a pris un autre grand verre et a dit à papa qu'elle avait toujours trouvé une ressemblance entre le voisin de mamie et papa puis tous les deux m'ont demandé comment j'ai su.

Alors j'ai tout dit. L'éléphant jaune de la navigation, l'éléphant orange du petit monde et l'éléphant rouge de la colère. Je leur ai ensuite parlé de l'éléphant violet qui avait apporté les secrets comme la fois où j'avais trouvé cousin Jacques avec tonton Roger dans l'arrière-cuisine. Mais maintenant l'éléphant violet n'arrivait pas à venir aider comme il l'avait fait pour tonton Roger et cousin Jacques.

Mes parents ont commencé à fixer le sac avec ma couverture. Ils m'ont demandé ce que faisaient les deux derniers éléphants, le bleu et le vert. J'ai dit que je ne pouvais pas trop

dire d'avance, ils aiment l'effet de la surprise, mais qu'au vu de la situation il me semblait important de dire que l'éléphant bleu c'était l'éléphant de la météo. Je savais que l'éléphant bleu avait le pouvoir de la pluie.

Papa et maman ont pris nos serviettes et maman a porté mon petit frère. Papa pleurait encore un peu donc il portait son verre parce que ma petite sœur et moi nous sommes encore trop lourds et je pense qu'il voulait lui aussi porter quelqu'un pour se sentir mieux.

Nous sommes tous allés nous installer devant la laverie, et ma couverture a été mise dans la machine sur un programme rapide. Les éléphants n'étaient pas heureux, je les ai vu tourner par le hublot. Nous avons eu des glaces, maman et papa ont eu des verres de plus et nous avons regardé le linge tourner pendant quarante-cinq minutes. Mon petit frère s'est endormi, ma petite sœur a eu froid parce que nous étions toujours en maillot de bain. Ma mère s'est ex-



cusée et nous a donné nos vêtements.

Et ensuite il s'est mis à grêler dehors. Les gens du camping ont couru dans tous les sens, les tentes ont été ratatinées, les enfants ont crié. La grêle tambourinait sur le toit de la laverie, et nous regardions tous dehors, puis la machine. Maman et papa se sont regardés, et papa s'est levé pour frapper la machine et il criait « plus vite, plus vite ».

Et puis un bip, et puis un clic.

La couverture était sortie, mais les éléphants étaient en colère parce qu'ils n'aimaient pas être mouillés. Je l'ai dit à mes parents, et les éléphants ont été mis illico presto dans le sèche-linge. Je ne vous dis pas comment ils étaient heureux ! Ils ont rigolé, ils ont tourné, ils ont fait le manège.

Dehors, les coups de vent violents ont soufflé sur les palmiers qui se penchaient vers nous, on a entendu des alarmes des voitures et quelqu'un qui parlait dans les haut-parleurs.

Et puis un bip, et puis un clic.

Les éléphants sont sortis tout heureux. J'ai dit à mes parents qu'ils étaient heureux les éléphants. Et d'un coup, un rayon de soleil est apparu. Plus de vent, plus de grêle, moins de cris.

Le téléphone de papa a sonné, c'était mamie. Maman lui a pris la main, et moi aussi, je lui ai dit que les éléphants n'étaient plus en colère. Papa a pris l'appel et a écouté un moment. Puis il a rigolé, et il a dit que le voisin s'était trompé de mamie et que tout allait bien. Maman l'a regardée bizarrement et n'a pas rigolé, mais papa avait l'air content.

Nous sommes sortis avec la couette et nous sommes allés faire un tour dans la petite ferme du camping où il y avait des chèvres, des lapins nains, des poules et des chatons. Mon petit frère a léché les barrières des chèvres et tout le monde a crié. Après, puisque le soleil brillait, maman et papa ont monté la tente.



Le soir venu, tout était calme. Mes parents sont venus me dire bonne nuit. Et le dernier éléphant, ils m'ont demandé. L'éléphant vert ? C'est juste l'éléphant de la fin, je leur ai dit et je me suis couché heureux de mon aventure.

Je rêvais des glaces, des frites et des pizzas que l'éléphant de la faim allait m'apporter, et je me demandais pourquoi maman et papa avaient eu des têtes si sérieuses quand je leur ai parlé de cet éléphant qui est mon préféré.



# Culture physique

par Fanny



**P**aul-Adrien, jumeau de son état, était assis dans un fauteuil très cartésien, qui aurait beaucoup plu à Blaise Pascal. Son ordinateur portable sur les genoux, il soupirait tout en mangeant des brownies et autres smarties dont le mouvement aléatoire dans sa bouche, un mouvement dit « Brownien », diffusait dans la pièce un mélange de sons allant de la pluie qui s'abat sans grâce sur le bitume à l'écoulement de l'eau au travers d'une bonde récalcitrante. Sa sœur, Marie-Pierre, tentait de discipliner sa chevelure rebelle, une espèce de mousse blonde qui n'avait rien à voir avec la bière, avec un peigne de Dirac aux dents

longues et très espacées. La probabilité de dompter cette crinière en un chignon sophistiqué ne relevait certainement pas de la loi de Poisson tant l'événement semblait impossible.

Pourtant, elle ne voulait à aucun prix manquer ce Dîner des Philosophes où il serait question de métaphysique des fourchettes et des spaghettis.

Schrödinger, le chat noir et roux, jeta un œil doré à la scène avant de disparaître. Schrödinger... Plusieurs facteurs avaient présidé à ce baptême inattendu. Il avait été trouvé, errant et affamé, à Erden, un quartier de Vienne où était né le savant dont il portait désormais le nom. Il était un peu dingue, mais surtout il jouait régulièrement à faire le mort. On le titillait, on l'excitait, il ne bougeait pas et au moment où on s'y attendait le moins, il se mettait à sau-



ter partout comme s'il avait reçu une décharge électrique. Au moment où Marie-Pierre avait filé dans sa chambre pour s'habiller après s'être battue avec les dents et amalgamé une comète très chevelue, Schrödinger était revenu pour décliner de façon féline et au premier degré, la théorie des cordes en jouant avec les franges du sac de cuir de sa maîtresse, lequel sac menaçait de s'affranchir du concept des ensembles compacts.

Ce dîner était à la fois un événement, mais aussi le moyen pour Marie-Pierre de vérifier que la théorie de la Mécanique des Fluides qu'elle avait mise en pratique la nuit dernière avec Parménide-Henri, le nouveau mâle alpha de son petit groupe d'élèves de prépa lettres, relevait bien de la mécanique des milieux continus. En gros, qu'elle allait pouvoir poursuivre l'expérience après le dîner.

Schrödinger, lassé, arrêta son dépeçage et commença à faire le tour du fauteuil de Paul-Adrien dont le piètement triangulaire,

rempli de petites balles d'une matière indéfinie, n'était pas sans rappeler le triangle de billard aux boules multicolores qu'on soulève avant de lancer la partie d'un coup de queue pour les disperser sur la table aux quatre bandes. Le Triangle de Pascal appliqué au mobilier et au jeu trouvait une déclinaison que le savant n'avait sans doute jamais envisagée.

Paul-Adrien était à ce moment précis, hanté par le démon de Laplace. Il aurait voulu embrasser toutes les forces qui animaient l'univers. Être omnisensoriel. Omnitout et certainement pas omnibus. Ce qui lui aurait permis de résoudre le problème du Voyageur de Commerce, à savoir, quel était le trajet le plus optimisé pour le périple européen qu'il allait entreprendre le mois prochain avec son Pass Interail Global, 33 pays, une seule carte, 30 jours. Choisir les destinations. Réserver. Rentabiliser. Se consoler de sa rupture avec Eusébie. Ce qui avait été au départ un Choc Mou, — ils s'étaient heurtés à la bi-



bibliothèque du lycée Louis le Grand et étaient restés collés l'un à l'autre — était devenu après les concours de fin d'année, un Choc Élastique. Ils se heurtaient, mais ça rebondissait en disputes mémorables. Lui, avait été reçu à Polytechnique et elle, n'avait obtenu que l'Enise à Saint-Étienne, une petite école pas, loin dans le classement. Ça avait clashé, provoquant une farandole de Particules Élémentaires : sale con, pauvre connasse, gros débile, barge folle, égoïste, QI d'huître et autres invectives empruntées à la psychiatrie et au monde animal. Elle l'avait accusé de l'avoir utilisée. Il avait répondu qu'heureusement qu'il l'avait aidée parce que s'il l'avait laissée se viander toute seule, elle aurait eu un classement de merde, dans un trou de bouse où elle aurait disparu sans laisser de traces.

Devant les innombrables possibilités qui s'offrait à lui, tout occupé à illustrer l'Axiome du choix, en reproduisant à l'infini, les chemins qui ensemble, constitueraient ce tour d'Europe qu'il voulait en-

tamer, il n'avait plus en tête la dernière dispute qui s'était achevée par une Interaction forte. Ne trouvant plus rien à répliquer à l'insulte « cerveau de paramécie », elle l'avait mordu au bras. Il avait réagi par un « ippon seio nage », prise de judo où l'attaquant met l'adversaire au sol après l'avoir fait basculer par-dessus l'épaule. L'Interaction faible du point de non-retour, atteint à ce moment-là, avait fini par désintégrer la relation. Ce qui avait eu pour effet, un effet Papillon, de disloquer leur petit groupe de potes, baptisé groupe de Lie, où le rituel du jeudi soir leur faisait boire un calice d'alcool fort jusqu'à la lie en jurant de ne dire que la vérité, rien que la vérité.

En ce soir de juillet qui déversait sa moiteur orageuse dans le luxueux appartement qu'ils partageaient (ils étaient jumeaux donc inséparables) et que leurs parents avaient mis à leur disposition pour qu'ils étudient dans les meilleures conditions possibles, le frère et la sœur étaient aux prises avec le Principe d'incerti-



tude, l'un certain qu'il louperait forcément une destination incontournable, l'autre plus si sûre de son attraction particulière entendez à particules, avec sa tignasse de tigresse indomptée et indomptable.

Une sonnerie « Prayer in C » de Lily Wood and the Prick » se fit entendre, Marie-Pierre décrocha. Puis ce fut au tour de Paul-Adrien de répondre au son de « Square Hammer » de Ghost.

Leurs parents leur intimaient de venir séance tenante à la maison pour un conseil de famille. Les rumeurs qu'on pensait non alléguées, étaient maintenant des accusations qui avaient pris corps. Visant leur père, elles menaçaient la fortune et la réputation familiales. Les éditions du soir de la presse nationale annonçaient la probabilité d'une arrestation imminente. Le journal télévisé diffusait un reportage minuté qui dévoilait l'ampleur du scandale.

Le paradoxe des feuilles de thé était à l'œuvre : brassage médiatique signifiait précipitation au

fond d'un maelström d'opprobre pour les membres de la famille qui flottaient jusqu'alors dans une aisance insouciance.

Un crack en physique aussi affûté que Paul-Adrien, ne pouvait pas ignorer, que cette bifurcation de son histoire personnelle adhérait à la théorie des catastrophes et générait un problème à trois corps, à savoir, comment sa mère, sa sœur et lui-même continueraient à graviter les uns autour des autres et qu'on puisse prédire à la fois leur trajectoire et la vitesse à laquelle chacun courrait à sa perte.

Quoi qu'il advienne, tous se heurteraient à un moment ou un autre au dilemme du prisonnier qui bénéficierait peut-être, mais pas sûr, de conditions de détention relatives.